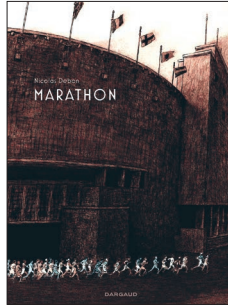


Marathon

Nicolas
Debon

par
Christophe Meunier

Né en 1968 en Lorraine, Nicolas Debon s'installe au Canada en 1993 après des études aux Beaux-Arts de Nancy. Employé comme vacataire au service culturel du consulat de France à Toronto, il découvre l'illustration jeunesse et publie ses premiers travaux pour l'édition américaine. En 2003, il fait partie des cinq illustrateurs finalistes du Prix littéraire du Gouverneur général du Canada avec l'album *Four Pictures by Emily Carr*. L'ouvrage paraît aux éditions Groundwood Books et retrace la vie de l'artiste canadienne Emily Carr (1871-1945) à travers quatre de ses tableaux les plus célèbres. En 2007, toujours avec Groundwood Books, il remporte le Boston Globe-Horn Book Award avec l'album *The Strongest Man in the World : Louis Cyr*, une nouvelle biographie, mettant à l'honneur un célèbre homme fort québécois, mort en 1912.



Après plus de dix ans au Canada, Nicolas Debon revient en France et se consacre à l'illustration jeunesse en travaillant pour Nathan, Gallimard Jeunesse, Flammarion/Père Castor ou Bayard. En 2009, il s'essaie à la bande dessinée en proposant à Dargaud l'histoire de l'épique tour de France 1910, *Le Tour des géants*. Son deuxième album, en 2012, *L'Invention du vide*, raconte l'ascension de l'aiguille du Grépon en 1881 par Albert F. Mum-mury, fondateur de l'alpinisme sportif. En 2015, un troisième album, *L'Essai*, relate l'histoire de la colonie libertaire fondée en 1903 par Fortuné Henry à Aiglemont dans les Ardennes. *Marathon*, toujours chez Dargaud, est son quatrième album. Le sujet est encore un fait de l'Histoire sportive, puisqu'il s'agit de raconter le marathon des JO de 1928 à Amsterdam.

Renverser les murailles

Aussi bien dans ses albums pour enfants que dans ses bandes dessinées, Nicolas Debon aime s'intéresser aux destins particuliers de personnages qui ont, à un moment de leur vie, « renversé des murailles ». Tous ont également en commun d'avoir été plongés dans l'oubli. Boughera El Ouafi (1898-1959) fait partie de ces hommes au destin à la fois fabuleux et tragique, un athlète « indigène » – selon l'expression consacrée avant l'indépendance algérienne pour parler des Français d'outre-Méditerranée – qui fut le seul médaillé français des Jeux Olympiques de 1928. *Marathon* raconte ainsi les 2 heures, 32 minutes et 57 secondes d'une course à travers rues, routes, chemins, bois et champs, à laquelle participèrent 69 athlètes de 23 pays le dimanche 5 août 1928. L'album prend pour décor Amsterdam et sa périphérie.

Boughera El Ouafi, l'athlète oublié

Pour l'historien Fabrice Delsahut¹, Boughera El Ouafi est le « symbole du sportif oublié par l'histoire ». C'est exactement ce à quoi renvoie la page 10, dernière des 6 pages de préambule. Après avoir montré une succession de détails du stade olympique d'Amsterdam, Debon, en trois cases resserrées, évoque les athlètes, plongés dans le noir d'un vestibule, derrière une porte tardant à s'ouvrir et donnant sur le stade. Une voix s'élève à la dernière case : « Ils nous ont oublié, ou quoi ? ».

Dans l'album de Nicolas Debon, le personnage d'El Ouafi n'apparaît qu'à la page 22, dans la case centrale du premier *strip* d'un gaufrier. Au milieu de cases en sépia, la touche de bleu du maillot d'El Ouafi tranche. Il est entouré par les commentaires dubitatifs et racistes d'Alfred Spitzer (son entraîneur). Le « petit arabe » de l'équipe de France de marathon est l'outsider : « Il donne l'air de sourire tout le temps, il n'est pas encombrant, et vu qu'il restait une place... ». Un peu plus loin, Spitzer ressasse une théorie raciste sur les « indigènes » qui pousse le journaliste Maertens à partir et à casser la régularité de la page : « Chez ces gens-là, ces indigènes qui ont grandi sous le soleil des colonies [...] il s'est enraciné en eux comme une paresse héréditaire, une passive nonchalance qui les empêchent de concevoir la notion même de compétition... ». Ces propos n'ont peut-être pas

réellement été tenus ce jour-là ni dans ces termes-là par Spitzer lui-même mais ils témoignent d'un état d'esprit de l'époque au sein même de l'équipe de France. Ce passage qui entoure l'apparition d'El Ouafi est en contre-point avec l'issue de l'épreuve à laquelle nous allons assister. El Ouafi sera le premier athlète africain indigène à remporter une médaille d'or olympique et ouvrira la voie à bien d'autres, laissant apparaître les colonies comme un creuset de sportifs de haut niveau potentiels.

Debon choisit ensuite deux moments de la course pour évoquer le passé de l'athlète algérien. Il représente d'abord (p. 97-98) les ateliers des usines Renault de Boulogne-Billancourt où El Ouafi est décolleteur depuis son arrivée en métropole en 1923. Quelques pages plus loin (p. 106-106), Debon évoque le village où est né El Ouafi, Ouled Djellal, en plein désert algérien. Adolescent chétif, il s'entraînait pieds nus, dans le désert, où on le disait déjà courir avec les gazelles. Légende et réalité historique se mêlent à la mémoire de l'athlète.

Une course contre les éléments

Le deuxième personnage de cet album, c'est la course elle-même. Le trajet nous en est donné dès la page de garde sous la forme d'une carte qui est commentée aux pages 36-37 par le journaliste Louis Maertens. L'album retrace alors de manière linéaire la course.

La technique graphique utilisée par Debon consiste à juxtaposer des vignettes représentant quelques détails des coureurs, quelques détails du décor, quelques détails du public. Ce procédé permet de suggérer l'ambiance de la course. De la page 26 à la page 61, la course traverse Amsterdam et ses faubourgs industriels. À partir du point de contrôle F, elle longe l'Amstel et traverse les campagnes. Le public se fait rare et les coureurs sont face à l'exercice d'endurance même. Debon multiplie les représentations montrant les coureurs dominés par la nature. Pendant toute cette partie de la course, ce sont, sans surprise, les favoris qui sont en tête. Mais on observe, au fil des cases, le peloton de coureurs s'étirer. Face à la souffrance et à l'endurance, rien ne distingue vraiment un coureur d'un autre. Les numéros de dossards sont même devenus illisibles pages 78-81 : « L'avocat côtoie l'ouvrier, l'aristocrate le paysan... tous endurent les mêmes peines, résistent aux mêmes éléments » (p. 78).

C'est seulement à partir de la page 74 que Debon commence à s'intéresser à la course d'El Ouafi. Passé inaperçu jusque-là, surpris lui-même d'avoir distancé ses coéquipiers, le « petit Algérien » affronte le vent et les chemins boueux (p. 76-77). Le renversement de la course arrive page 86, lorsque le groupe de tête se disloque à son

tour, case après case, laissant la voie libre au « petit Algérien », à la dernière case de la page 89. De la page 90 à 112, El Ouafi est présent à toutes les pages.

À en juger par les nombreuses représentations du sol, des cimes des arbres et des épis de blé balayés par le vent, il s'agit bien d'une course contre les éléments. Le public est quasi absent depuis la page 74. Les coureurs doivent alors trouver la force nécessaire dans leur tête et non plus dans les encouragements du public. Debon alterne alors des cases spacieuses montrant à chaque fois la petitesse des coureurs au milieu de la nature et de petites cases carrées s'arrêtant sur des points de détails de la course. Ces dernières viennent rythmer le récit en écho avec le pas des coureurs.

Une histoire au crible de la mémoire

Ce qui semble intéresser Debon, c'est le fait historique que représente cette course. Il ne s'agit pas pour notre auteur d'écrire l'histoire mais de la réécrire. Auteur d'une histoire publique, il précise dans une interview : « Mes histoires passent à travers le crible de la mémoire : je cherche à suggérer davantage qu'à décrire, à travailler sur le mode du souvenir davantage que du réalisme pur » (22 mai 2015, entretien pour BD-Best.com). Debon reste fasciné par ce début du XX^e siècle où il voit un rapport à la nature ; une solidarité et un militantisme encore très forts. Il raconte à BD-Best.com que cette période est « un moment charnière entre la civilisation traditionnelle et notre monde moderne [...] un temps où on croyait encore à tort ou à raison à des idéaux, à un progrès ».

Nicolas Debon s'appuie sur la mémoire, celle des témoignages. Journalistes, cadres sportifs, anonymes présents au stade ou le long de la course ont vu, ont commenté, ont vécu les différentes phases de cette course. Les images d'archive, les photographies, les affiches de l'époque, sont d'autres supports qui ont servi de documents sources au dessinateur.

1. F. Delsahut, *Les Hommes libres et l'Olympe : les sportifs oubliés de l'histoire des JO*, Paris, L'Harmattan, 2004.

La course contre le temps

Planche p.82

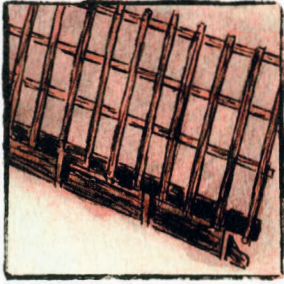
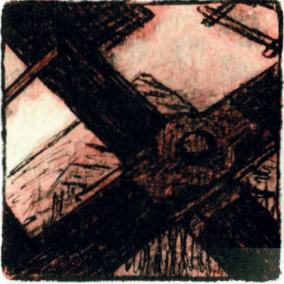
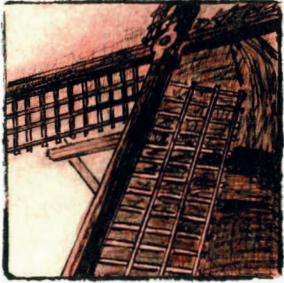
La page 82 de l'album est assez exemplaire de la manière d'écrire de Nicolas Debon et de la découpe multicaadre de ses planches. Nous sommes alors proches de la moitié de la course. Il reste aux coureurs 25 kilomètres à parcourir avant l'arrivée. Aux pages précédentes, le peloton a commencé à s'étirer pendant la traversée du polder Bovenkerker et un groupe de tête se détache. À ce moment-là, comme Louis Maertens l'a précisé pages 36-37 alors qu'il commentait l'itinéraire de la course : « les organismes sont déjà sérieusement éprouvés ; il faudra pourtant trouver la force de remonter jusqu'au stade... et tout ça désormais... le nez dans cet adversaire invisible et pourtant redoutable qui, lui aussi, veut être de la fête : le vent ».

Cette page 82 lance le début d'une période se déroulant sur 8 pages lors de laquelle le groupe de tête qui a, sans surprise, tenu le rythme pendant la première moitié de la course va peu à peu se disloquer, s'éreintant contre le vent et le rythme soutenu, pour laisser la place à El Ouafi surgissant de nulle part (dernière case de la page 89).

La page est constituée d'un gaufrier de 12 cases carrées, sans aucun texte. Dans l'interview accordée à BD-Best.com, Nicolas Debon déclare : « Le scénario et le dessin avancent de front. En amont de l'un comme de l'autre, je m'efforce de construire mes planches surtout à partir d'une structure rythmique, une coloration particulière... C'est surtout la qualité du découpage qui détermine tout le reste ». Cette méthode de travail est particulièrement évidente dans la planche que nous avons choisi d'analyser.

Une première case montre le groupe de tête. Les personnages sont esquissés sur un fond sépia qui est la couleur générale de l'album. Une touche de bleue est utilisée pour un des coureurs. Cette touche de couleur indique qu'il existe une adversité entre les participants mais ni le texte (absent), ni les numéros de dossards ne nous permettent d'identifier le coureur distingué par ce choix de couleur. L'idée de Debon est de suggérer l'ambiance de ce moment de la course davantage que de le décrire avec précision. Cinq autres cases nous montrent quelques détails de ses coureurs : leur nuque, leurs jambes, leur dossard.

Trois cases montrent des détails d'un moulin et plus particulièrement



de ses ailes. Elles rappellent que les coureurs traversent un polder mais elles matérialisent surtout dans l'image le vent, qui actionne les ailes du moulin, qui s'invite dans la compétition, et qui et va s'imposer comme un obstacle de taille. Ce vent, qui était annoncé à la page 37, est également suggéré dans la dernière case de la première bande à travers la représentation d'épis de blé balayés par une bourrasque.

Enfin, deux cases représentent les détails du cadran d'une montre bracelet qui est portée par un des coureurs (on l'a déjà aperçue case 2, bande 1 de la page précédente). Elle affiche cinq heures moins le quart. Les coureurs, partis à 15h14, courent donc déjà depuis une heure et demie : ils en ont encore pour une bonne heure de course. Le temps est alors à l'économie des efforts. Le temps est, selon l'expression consacrée, compté pour chacun des coureurs.

Debon construit savamment sa page en combinant ces différentes cases par bandes. Alors que la première met en place le cadre d'ensemble de l'action en présentant ses acteurs (les coureurs), son cadre (le moulin qui indique que l'on se trouve sur les polders) et le principal adversaire (le vent), les trois suivantes disposent les éléments du récit muet selon une alternance rythmique que l'on peut repérer bande par bande mais aussi colonne par colonne : le temps, les coureurs et les moulins se succèdent en une sorte de combinatoire mathématique, soulignée par la récurrence des nombres (chiffres du cadran ou du numéro des maillots), et seulement brisée par l'irruption des deux touches de couleur bleutée dans l'ocre-rouge uniforme de la blanche. La régularité de ce rythme met en écho l'allure des coureurs, la rotation sans fin des ailes des moulins et l'égrènement des secondes. En construisant une séquence dont les cases ne se suivent ni causalement ni logiquement, Debon réussit à suggérer à la fois la linéarité de la course, la fragmentation des instants, et la circularité presque hypnotique de la répétition interminable des efforts : il parvient ainsi à rendre sensible pour le lecteur l'étrange suspens qui marque ce moment de la course.

Pistes pédagogiques

Un style épuré

Les choix esthétiques faits par l'auteur font la spécificité de cette œuvre, à commencer par l'utilisation du sépia. La succession de planches et de vignettes, que l'on feuillette à la façon d'un vieil album photo, participe de cette atmosphère. Le texte laisse souvent place à l'image, qui assure une grande partie de la narration. Le coup de crayon lui-même est caractéristique : son trait charbonné et l'aspect contemplatif de plusieurs vignettes permettent de ressentir à la fois l'immensité des paysages, l'ardeur du vent et l'attente du public.

L'exploit sportif

À travers les discours des premières planches, on pourra rapprocher les JO de 1928 de ceux de 2024 attendus à Paris. On en profitera pour observer les symboles de cette manifestation mondiale (la flamme olympique, notamment, qui apparaît pour la première fois en 1928). Le dossier en fin d'ouvrage donne un éclairage différent sur l'exploit d'El Ouafi, l'humanise et le réinscrit dans l'histoire sportive et politique de l'époque.

De nombreux procédés permettent au lecteur de ressentir la difficulté de la course, le fameux « mur » des 30 km (p. 87-88) : l'enchaînement des cases suit le jeu de jambes des coureurs ou décompose le rythme d'une fou-

lée (p. 90). Le récit se concentre sur les pensées de l'athlète, tandis qu'à d'autres moments au contraire El Ouafi est un point perdu dans le paysage (p. 99). L'usage soudain de la dominante bleue permet aussi de basculer dans l'univers d'El Ouafi, de son enfance dans le désert à sa vie d'ouvrier à Billancourt. L'aspect technique de la course est également abordé : le sponsoring, les chaussures, les tactiques, les types de foulées sont autant d'éléments qui peuvent retenir notre attention.

L'Histoire dans l'histoire

Dès le prologue, le contexte colonial et celui de l'après-guerre sont évoqués, mettant en exergue les préoccupations patriotiques de l'époque et le rôle des événements sportifs qui agissent comme des catalyseurs.

La condescendance colonialiste est reconnaissable à travers l'épisode des bons Vichy proposés à El Ouafi, mais aussi à travers le surnom de « petit arabe » qui lui est donné, niant au passage et son nom et son identité.

On notera la multitude de moyens de transport présentés en parallèle de la course : ils donnent à voir une société en mutation, résolument tournée vers la modernité, à l'instar de ces planches colorées de bleu qui mettent en scène le travail de l'ouvrier face à un monde rural qui n'est plus qu'un lointain souvenir.

par
Sophie Cadou

Œuvres écho



La couleur de la victoire, long métrage de Stephen Hopkins, 2016

Art and run, site de l'artiste Vincent Dogma



Fabrice DELSAHUT
**LES HOMMES LIBRES
ET L'OLYMPE**
Les sportifs oubliés
de l'histoire des Jeux Olympiques



Préface de Guy DIBET

Espaces et Temps du Sport

L'Harmattan

Les Hommes libres et l'Olympe : les sportifs oubliés de l'histoire des JO, essai de Fabrice Delsahut, 2004, Éd. L'Harmattan

Lycéens, apprentis, livres et auteurs d'aujourd'hui en région Centre-Val de Loire, une programmation et une édition Ciclic Centre-Val de Loire.

Lycéens, apprentis, livres et auteurs d'aujourd'hui en région Centre-Val de Loire est coordonné par Ciclic Centre-Val de Loire avec le soutien du Conseil régional et de la Drac Centre-Val de Loire et en partenariat avec le Rectorat de l'académie Orléans-Tours, la Draaf et le Centre national du livre.

Direction de la publication : Philippe Germain / Propriété : Ciclic Centre-Val de Loire, 24 rue Renan, CS70031, 37110 Château-Renault, tél. 02 47 56 08 08, www.ciclic.fr / Rédaction en chef : Stéphane Bouquet (poésie), Blanche Cerquiglini (roman), Laurent Gerbier (bande dessinée) / Conception éditoriale : Julien Hairault, Julie Germain / Conception graphique : Dominique Bastien / Conception des rubriques en ligne sur www.ciclic.fr : Julie Germain.

Sources iconographiques :

Visuel 2023 : Jack Krzysik (Pexels)

Publication : octobre 2023

Ciclic Centre-Val de Loire est un établissement public de coopération culturelle créé par la Région Centre-Val de Loire et l'État.



y'a un match qui t'attend, capitaine.